

Christian Balliu

Compte rendu

Henri Van Hoof, *Dictionnaire universel des traducteurs*, Paris/
Genève, Éditions Champion-Slatkine, 1993, 414 p.

Cet ouvrage, le premier du genre si l'on excepte des entreprises plus modestes et apparentées comme la *International Bibliography of Translation* publiée par le même auteur en 1973, constitue sans doute une contribution à l'histoire de la traduction, puisqu'elle jalonne cette dernière des personnages qui en furent les témoins, sinon les héros. Plus de 6 500 traducteurs d'aujourd'hui et d'autrefois y sont répertoriés.

Toutefois, le titre donné est quelque peu exagéré si l'on tient compte de l'envergure d'une telle entreprise. Le lecteur se verra mari de trouver relativement peu de renseignements sur la littérature orientale ou asiatique. En outre, la bibliographie, à l'instar d'un Cary qui occultait ses sources, ne sera pas d'un grand secours au chercheur qui désire approfondir tel ou tel point particulier. Aucun article scientifique de premier plan, aucune monographie ne viennent étayer la construction de l'ouvrage. Le choix des sources semble plutôt dicté par le hasard de la collecte que par une démarche concertée de dégager une ligne d'action scientifique. C'est ainsi que le seul ouvrage espagnol de traduction cité est celui de Santoyo, alors qu'une figure de proue comme Garcia Yebra reste dans l'oubli.

Pour ce qui est de la littérature russe, si on retrouve avec plaisir le grand classique de Lo Gatto, on cherchera en vain *l'Histoire de la littérature russe* en cours d'édition chez Fayard, sous la plume de slavissants aussi illustres que Nivat ou Etkind, et qui contient nombre d'informations sur l'activité traduisante en Russie, de la *Povest' vremennykh let* à nos jours. Le monde polonais, pourtant mis à l'honneur dans le dictionnaire, ne trouve pas son écho dans *l'Histoire de la littérature polonaise*, véritable monument publié par Czeslaw Milosz en 1983. Enfin, l'*Index translationum* reste curieusement absent lui aussi.

Les revues mentionnées accusent aussi quelques lacunes. On notera les absences conjointes de *Parallèles* (les Cahiers de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève) et de la revue *Translatio-Nouvelles de la FIT*. On regrettera également que l'auteur ne signale pas que c'est la revue *Meta* qui prendra le relais du *Journal des Traducteurs* publié à Montréal jusqu'en 1966.

Pour poursuivre avec le dictionnaire proprement dit, il ne s'agit pas à vrai dire d'un dictionnaire de traducteurs : s'y côtoient en effet traducteurs et théoriciens sous une bannière commune qui n'est pas sans rappeler certaines confusions entre traducteurs et traductologues. C'est ainsi que Delisle, Vinay et Darbelnet sont plus connus pour leur activité de théorisation que pour leurs traductions. Par ailleurs, si les théoriciens sont en bonne place – et il est vrai que certains, à l'instar d'un Ladamir, sont à la fois traducteur et traductologue –, on s'explique mal l'absence d'un Peter Newmark, professeur à l'université de Surrey et dont les contributions sont connues de tous.

Certains traducteurs contemporains de premier plan passent aussi à la trappe ; que l'on songe à Jan Rubes, le traducteur de Vaclav Havel ou à Jacques Catteau et à Georges Nivat qui traduisirent remarquablement l'extraordinaire *Pétersbourg* d'Andréi Biély. Les «Belles Infidèles» se voient desservies par l'absence d'un Godeau; ce dernier signa pourtant en 1630 une remarquable préface aux oeuvres de Malherbe, où l'apologie de la traduction rivalise avec l'éloge de l'auteur.

La traduction religieuse et biblique est elle aussi quelque peu malmenée. On apprend qu'Origène aurait traduit les Écritures de l'hébreu en grec dans ses *Hexaples*, alors qu'il ne s'agit que de transcription en caractères grecs. Les *Hexaples* se composaient de versions grecques dues aux Septante, à Aquila, à Symmaque et à Théodotion. annotées dans la ligne d'exégèse allégorique qui fit la réputation d'Origène. Il semble en revanche qu'il révisa la *LXX* plus tard, d'après l'hébreu et les autres versions, surtout celle de Théodotion. Hélas, ce dernier ne figure pas au dictionnaire. Si ce prosélyte juif du II^e siècle ne fit pas réellement une traduction à partir de l'original hébreu des textes sacrés mais plutôt une révision de la *Septuaginte*, son nom mérite néanmoins d'être repris car sa recension alla jusqu'à remplacer aux yeux des chrétiens le texte des Septante pour *Daniel*. Les traductions latines du début de l'ère chrétienne sont aussi amputées : Tertullien et saint Hilaire font le voyage de l'oubli.

Saint Cyrille (en réalité Constantin-Cyrille), l'apôtre et l'évangéliste des Slaves, est considéré par Van Hoof comme le créateur de l'alphabet cyrillique. Le terme «cyrillien» pourrait convenir pour caractériser la langue parlée par Cyrille, c'est-à-dire le vieux bulgaro-macédozien. L'alphabet qu'il mit au point et qui remonte au IX^e siècle est en réalité le

glagolitique, utilisé aujourd'hui encore dans une île au large des côtes dalmates. Cyrille n'a en effet jamais connu l'alphabet cyrillique, lequel serait apparue selon Vinokur, en Bulgarie au X^e siècle. Son frère de Thessalonique, Méthode, partage avec Cyrille, le patriarche Photius et le César Bardas, le mérite de la conversion des Slaves. On connaît d'autre part le rôle qu'il joua dans la mission morave de 863. C'est lui enfin qui, après la mort de Cyrille en 869, poursuivit l'oeuvre d'évangélisation et de traduction, puisqu'il semble aujourd'hui qu'il ait traduit la majeure partie de *l'Ancien Testament*. Son activité ne suffit cependant pas pour l'intégrer au dictionnaire.

Même le saint patron des traducteurs fait l'objet d'un traitement pour le moins étonnant. On apprend qu'il serait né en 331, alors que l'on s'accorde à dire aujourd'hui qu'il est né vers 347 à Stridon, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest des Bouches du Kotor. La fourchette la plus large donnée par Gritzmacher dans son *Hieronymus* de 1901-1908 va de 340 à 350. Par ailleurs, Jérôme ne semble pas avoir travaillé à la traduction de la Bible jusqu'à sa mort, mais de 390 environ à 405, dates confirmées par Pierre de Labriolle dans son *Histoire de la littérature latine chrétienne* de 1920. Labourt, un des plus éminents traducteurs de Jérôme, connaît un sort analogue à celui de son maître; il a traduit en vérité les 120 lettres (*Epistolae*) de saint Jérôme, publiées entre 1953 et 1959, ce qui ne ressort pas du texte. En outre, la lettre d'Épiphané de Salamine (le fauteur de troubles à l'original de la querelle origéniste) à l'évêque Jean de Jérusalem fut avant tout traduite du grec par Jérôme. Il s'en expliquera dans la lettre à Pammachius (LVII), sous-titrée par lui-même *De optimo genere interpretandi* et qui est, selon l'expression de Valéry Larbaud, «la porte monumentale» qui ouvre à l'oeuvre de saint Jérôme. Cette lettre, qui date de 395 ou de 396, n'est mentionnée ni sous Labourt ni sous Jérôme.

Pour en terminer avec la traduction biblique, soulignons que Wulfila, l'évêque des Wisigoths, n'est pas mentionné comme arien, ce qui est d'une importance capitale pour accéder à son oeuvre. Cette précision, alliée à un bref rappel historique des positions de l'empereur Constantin (qui ne reçut le baptême que sur son lit de mort) et de la réaction anti-nicéenne triomphante au IV^e siècle dans l'Orient chrétien, me semble indispensable. Sous Julien l'Apostat (361-363), la situation eût été tout à fait différente. Par ailleurs, l'influence arienne

– même si le style antiochien de 341 transparaît dans les rares fragments conservés – permet de comprendre pourquoi la version de Wulfila, attestée à l'origine sur un territoire qui confine à l'Italie, fut rapidement supplantée par des versions latines moins compromettantes, même si nombre de tribus germaniques gardèrent leur fidélité à la doctrine arienne bien après l'écrasement de l'arianisme dans l'orbite byzantine. Autre remarque qui s'impose, certains spécialistes modernes considèrent que Wulfila n'aurait traduit en gotique que les quatre *Évangiles*, au mieux le *Nouveau Testament*.

Ces exemples ne visent pas à discréditer l'immense documentation utilisée aux fins du dictionnaire et qu'il convient de saluer, mais à indiquer que la traduction, et avant tout la traduction des *saintes Écritures*, reste une entreprise conditionnée par les circonstances politiques et sociologiques d'une époque; en d'autres termes, la traduction est une oeuvre engagée qui ne saurait se dégager de l'environnement culturel avec lequel elle communique.

D'autres jalons historiques, comme les «Belles Infidèles» dont nous avons parlé plus haut, révèlent aussi quelques lacunes qui peuvent entraver la juste appréhension des contextes sociologiques dans lesquels les oeuvres de traduction se sont épanouies. Joachim du Bellay aurait, selon le dictionnaire, publié sa *Deffence et illustration de la langue françoise* en 1539, date qui correspond en fait à l'*Ordonnance* de Villers-Cotterêts par laquelle François I^{er}, rend le français obligatoire dans les actes officiels et les jugements des tribunaux de l'État. Cette même année, Robert Estienne introduit le verbe *traduire* dans la langue française où il remplacera l'ancien *translater*. C'est dans ce sillage que l'ouvrage de du Bellay vit le jour... en 1549. À ce propos, il eût été précieux de préciser que les arguments théoriques avancés par du Bellay visent essentiellement à brocarder l'école marotique qui postulait que la traduction sert à «mieulx faire entendre à sçavoir à ceulx qui n'ont pas la langue latine [...] quelle différence peult estre entre les anciens et les modernes».

Par ailleurs, l'ouvrage ne rattache pas Willem Van Moerbeke à l'école de Tolède, dont un des promoteurs, Alphonse X le Sage, se voit confié un rôle mineur en regard de l'activité qu'il déploya. De plus, les traductions réalisées à Tolède s'inspiraient aussi d'originaux autres qu'arabes et les ouvrages choisis concernaient principalement l'astrologie et l'astronomie, ce qui ne peut étonner quand on connaît les fameuses tables Alphonsines.

Quelques noms sont écorchés ou tronqués, comme c'est le cas pour Andrzej Morsztyn que tout polonisant connaît connue Jan Andrzej Morsztyn. Jerom Morsztyn renvoie plus que vraisemblablement à Hieronym Morsztyn, décédé vers 1625 plutôt qu'en 1655. La littérature polonaise de traduction paie un lourd tribut au dictionnaire d'Henri Van Hoof : aucune trace du grand Juliusz Slowacki qui traduisit magistralement Calderón; un sort identique est réservé à Stanislaw Trembecki, le remarquable traducteur de Voltaire. Quant au neveu de Jan Andrzej Morsztyn, Stanistaw, il est lui aussi passé sous silence alors qu'il traduisit en 1698 l'*Andromaque* de Racine. La contextualisation si nécessaire pour comprendre et expliquer le choix stylistique, parfois politique, des textes traduits est introuvable : il était pour le moins nécessaire de distinguer les poètes de *concetti*, qui ne sont pas sans évoquer le gongorisme ou le marinisme, des écrivains qui représentent la forme la plus vile du baroque sarmate dans le contexte de la Contre-Réforme.

La rigueur s'étirole dans la présentation des entrées, des dates ou des noms de famille, ce qui peut se comprendre pour des auteurs appartenant au passé. Par contre, comment admettre que Nida soit rattaché sans autre précision au XX^e siècle et que sa date de naissance (1914) ne soit pas mentionnée. J'ajouterai au passage que sa collaboration avec Leonard Bloomfield sur les structures syntaxiques de la langue anglaise est un élément capital pour éclairer sa démarche scientifique ultérieure. Quant à Edmond Cary, son vrai nom n'est autre que Znosko-Borovski, ce qui n'est pas précisé. Enfin, pourquoi Luther ou saint Jérôme, pour ne citer qu'eux, sont-ils moins développés que nombre de «seconds couteaux»?

Ces imperfections, on le devine, ne rendent pas service à un ouvrage marqué au sceau d'une indiscutable érudition. Une ventilation plus scientifique des rubriques, même dans la présentation alphabétique d'un dictionnaire, aurait donné à l'ouvrage un caractère plus formatif. L'information fournie, limitée aux approches synchronique et bibliographique, aurait gagné en intensité historique.

Ces quelques annotations doivent se comprendre comme une réponse au souhait exprimé par l'auteur dans son avant-propos. Van Hoof y formule le vœu que le lecteur lui «signale les omissions importantes» et «participe activement à cet hommage au traducteur, de tous les temps».

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES TRADUCTEURS

Source : Christian Balliu, *Babel*, vol. 41, n° 2, 1995, p. 119-120.